

Luc Arkansas

Les Germes Titillants

7

3 POEMES

AVEUX

Comme d'autres pour les Jardins,

Je suis le ratisseur du ciel,

De étoiles, des galaxies.

Je suis le rapporteur du tout, d'un monde sans fin.

Et, de même que le récolteur de miel,

J'engrange, je stocke, je choisis.

Très sérieusement, je mène enquête.

Je le sais bien, moi,

Que du choix de cette quête,

Grande sera l'écoute et hautes seront les voix.

Il n'y a pas de calcul ; je ne l'ai point fait exprès.

Il y va ainsi de ma nature :

Toujours j'ai écouté, noté, tout écrit ou à peu près.

Tout est dans le ciel, surtout la vie future.

Aussi, écoutez mes frères, mes chers terriens :

Pour autant que me l'inspire le savoir,

Désormais, les choses devraient aller bien ;

Et vous êtes liés aux meilleurs espoirs.

Maintenant, pour en arriver là,

Croyez-moi, je vous le dis,

Car l'expérience, c'est cela :

Il m'a fallu toute une vie.

L.A. 1997

OSIRIS

Tout enfant déjà, la nuit venue,
Il m'arrivait de sortir en cachette.
Je m'installais sur un banc de l'avenue,
Sous le mateau d'étoiles dont les cieux se vêtent.

Immobile, sage, le nez en l'air,
Je guettais, ma foi, quelque évènement.
Déjà, pour moi, c'était clair :
Là-haut, des choses se passaient assurément.

J'imaginai aisément d'autres mondes ;
D'autres hommes pensifs et à l'écoute,
Guettant eux-mêmes, à la ronde,
Autre chose, d'autres vies sans doute.

Or, un soir que je me tenais là,
Je vis, à travers les branches

d'arbres, de même que Rimbaud, en celà,
Une étoile jolie, petite et toute blanche.

Elle palpitait d'une lumière pure,
Si belle que spontanément, je lui souris.

Ainsi est faite ma nature.

Puis, je la baptisais : Osiris.

Mon idée était de la bien repérer,

Afin qu'à mes autres visites,

Je puisse aussitôt la ferrer,

Et m'en emparer ainsi plus vite.

Je fis d'Osiris mon amie.

C'était à coup sûr, une étoile fort belle.

Je lui causais de tout, de ma vie,

Et, parfois, je la questionnais sur elle.

Justement, une nuit, où nous avions rendez-vous,
Je vis mon astre sympathique
S'en aller tout d'un coup,
Comme une flèche qui pique !

J'en fus soudain très ému.
Elle décrivait des ronds,
Des ovales, des aigus
Avançait encore par petits bonds...

Mon sang était maintenant de glace.
Ne m'avait-on pas endormi...?
Osiris, bientôt, revint à sa place.
Et, je crus la mascarade finie.

Mais non ! La voici de nouveau qui bouge,
Pour s'installer à l'aplomb au-dessus de ma tête !
Puis, de blanc, elle devient rouge...
Je n'étais pas à la fête !

Qu'est-ce donc ? me dis-je.
Osiris, que fais-tu donc ce soir ?
A ces mots, elle se fige,
Me salue d'un bond et disparaît dans le noir.

Je ne la revie Jamais.
Mais, vous devinez ce que je pense.
Tout ceci est pure vérité, je vous le promets,
Et survint un soir, à Tourrettes, en Provence.

LA. 1971

UNE LEGENDE

Cela arriva un jour d'automne.

Un bon pique-nique avait préparé Marie,

Afin de plaire à son homme

Qui en serait ainsi ragaillardi.

Cette heureuse perspective étant arrêtée,

Sous le soleil, paniers au bras,

Ils avaient coupé par les prés,

Vers le bois joli, puis de ce côté-là.

Pour ma part, j'habitais dans le coin.

J'assure donc bien connaître cette histoire,

Sinon, je n'en parlerais point.

De fait, elle n'est pas facile à croire.

On appelait ces lieux ; " Le Nombril "

Par politesse, car c'était plutôt " Le Nichon " !

Nul jamais ne s'y rendait en avril,

Car il s'y passait des choses, disait-on.

Comme nos deux promeneurs

Ne croyaient ni à Dieu, ni à Diable,

Ils s'installèrent là, sans peur.

Au reste, la période était fiable.

Au coeur d'une petite clairière,

Au beau milieu donc,

On y trouvait une grosse pierre,

Bossue, ronde comme un nichon.

Ce rocher, tombé du ciel autrefois,

Était lisse, noir, constellé de trous.

D'aucuns haussaient les épaules quelquefois,

Incrédules à cette légende de fou.

Mais, que s'y passait-il au juste ?

Surtout : ne jamais s'asseoir sur cette sellette ;

Sinon, comme glace vous fondiez jusqu'au buste!

Ou bien, subitement, on voyait votre squelette !

Des blagues! disait Marie

Idiotes sont toutes ces gens !

Pour réponse, son homme lui sourit,

Tout en se curant les dents.

Quand ils en furent au café,

Pierre voulut faire le mariole.

Sur le caillou, il avait grimpé,

Afin de surprendre quelque bestiole.

Toute occupée à sa vaisselle,

Marie ne fit nullement attention.

Ton café sera froid, dit-elle.

Reviens, en voilà des inventions !

Tournant la tête, elle ne vit personne.

Allons, allons, farceur !

Te cacher maintenant, elle est bonne !

Je connais cela par coeur.

Mais, il ne revenait pas, l'andouille !

Elle alla voir et du caillou en fit le tour.

Pas de Pierre... Tu vas me donner la trouille!

S' émut-elle en refaisant le parcours.

Or, elle eut beau le chercher,

L'appeler à travers bois,

Courir en tous sens et fouiller,

Et même s'époumonner parfois,
L'admettre bientôt, il le fallut :
Pour vraie en était la légende,
Car Pierre sur sa pierre avait disparu !
Désespérée, la malheureuse alla se pendre.

Cette histoire n'est pas élucubration.

A Draguignan, dans la campagne,
Il y a une abbaye de publique dévotion,
Appelée : " La Sainte Cocagne ".

Prospère à l'époque des templiers,
L'eau d'un bassin y multiplie les récoltes.
Aussi, le long de vieux murs où il faut se plier,
On entend des voix en grande révolte...

Mais, ce qu'il y a de plus extraordinaire,
Si vous l'osez et n'êtes point bête,
A travers des cavités très ordinaires,
Vous apercevrez votre propre squelette !

Mon pays est de ceux où l'on rapporte ;
Et donc, où rien ne se perd.
Mais, il est temps de refermer ma porte,
Avant que vous ne m'insultiez de concert.